

Les multiples formes de résistance dans un camp nazi

De façon individuelle ou collective, des hommes et des femmes ont tenté de résister dans les conditions extrêmes des camps nazis. L'historienne Claudine Cardon-Hamet donne les éléments nécessaires pour comprendre comment cette résistance fut possible et comment elle se manifesta.

Résister dans un camp de concentration [Konzentrationslager, KL] ou dans un « camp mixte », comme celui d'Auschwitz (cumulant les fonctions d'un KL et d'un centre d'extermination) et, plus encore dans un centre d'extermination immédiate, comme Sobibor, paraît inconcevable. Pourtant des hommes et des femmes se sont lancés dans cette entreprise courageuse et nombre d'entre eux l'ont payé de leur vie.

L'histoire de cette Résistance est difficile à cerner : on dispose de peu de documents écrits et l'essentiel des sources provient des témoignages des rescapés qui doivent être soumis à un travail critique. De plus, la plupart des détenus ont ignoré cette Résistance qui était le fait d'une minorité, agissant dans la plus totale clandestinité. Aussi le souvenir de certaines actions est à jamais perdu et d'autres ont été niées ou falsifiées à l'époque de la guerre froide.

→ QUELLE EST LA FONCTION DES CAMPS NAZIS ?

Cette Résistance a pris des formes multiples dont les objectifs étaient conditionnés par les particularités du milieu concentrationnaire et les fonctions assignées, par Himmler, aux camps de concentration et aux centres d'extermination.

Les camps de concentration devaient contribuer à assurer la « sécurité du Reich » en brisant moralement et en affaiblissant physiquement les individus jugés nuisibles au peuple allemand, soit pour des raisons politiques, soit par ce qu'ils « polluaient la race germanique » (homosexuels ou auteurs de délits

criminels). À partir de 1937, les SS exploitaient le travail des détenus pour en tirer des bénéfices financiers et produire des matériaux destinés à l'édification de monuments à la gloire du Führer. En 1942, les camps de concentration sont intégrés à l'économie de guerre du Reich. Les KL servent également à éliminer à courte échéance, des personnes et des groupes d'individus considérés comme particulièrement dangereux : opposants allemands ou résistants des pays occupés ayant exercé des responsabilités importantes, Républicains espagnols, officiers et commissaires politiques soviétiques, élites polonaises...

Les centres d'extermination étaient principalement destinés aux génocides des juifs et des tziganes mais ont été aussi utilisés pour l'assassinat d'autres détenus, comme par exemple, des prisonniers de guerre soviétiques.

→ COMMENT RÉSISTER DANS UN SYSTÈME BASÉ SUR LA TERREUR ?

Résister, c'était donc s'opposer aux desseins des SS et participer dans la mesure du possible à la défaite de l'Allemagne et de ses alliés.

Les résistants étaient, dans leur majorité, des hommes et des femmes qui s'étaient engagés - avant leur déportation - dans la lutte contre le nazisme et pour la défense de leur patrie. Mais il ne suffisait pas d'entrer dans le camp avec l'esprit de résistance pour être en mesure de le traduire en actes. Les SS avaient mis au point un système basé sur la terreur, la corruption et l'affaiblissement des détenus, qui devait rendre toute résistance impossible. La moindre infraction au règlement pouvait conduire à

la mort, tout rapprochement entre détenus était suspect. Les résistants étaient exécutés par pendaison sur la place d'appel, en présence des autres détenus. Il régnait, en outre, dans les camps, un climat empoisonné qui obligeait les résistants à se méfier de leurs compagnons de détention : les SS recrutèrent parmi les détenus eux-mêmes des auxiliaires chargés de l'encadrement (comme les Kapos) en échange de privilèges ; le camp fonctionnait sur la base de la hiérarchie « raciale » définie par Hitler, instituant de graves inégalités, et la promiscuité permanente facilitait l'activité des mouchards ; de plus, la population concentrationnaire était constituée d'une mosaïque de peuples traversés par des nationalismes rivaux, des conflits d'ordre politique ; certains détenus, comme beaucoup de Polonais, étaient sensibles à l'antisémitisme déjà virulent dans leur pays. Enfin, l'anéantissement rapide de certains déportés ne leur laissait que peu de temps pour entrer en résistance.

→ IL FAUT D'ABORD S'ADAPTER AUX CONDITIONS DU CAMP

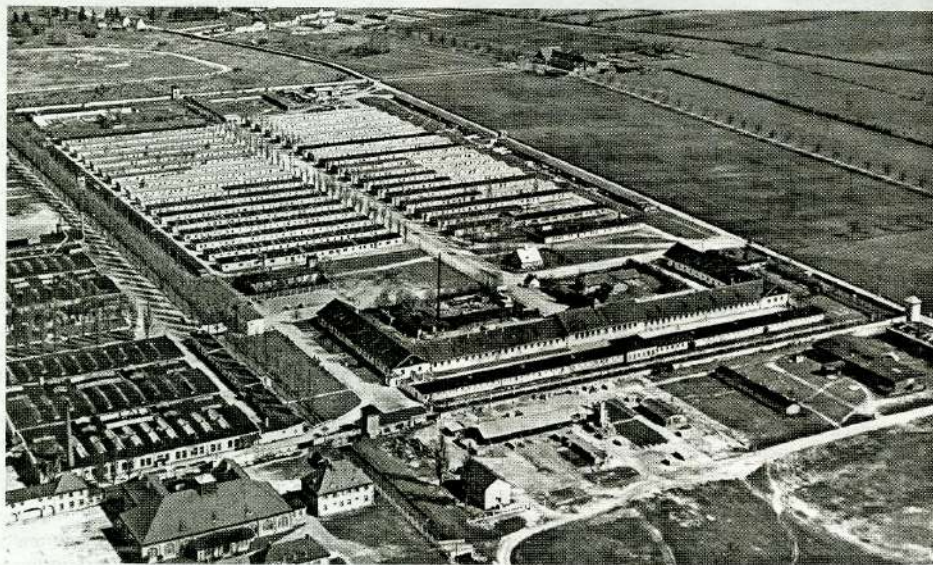
Or l'entrée en résistance se faisait rarement dans les premiers jours de détention. Il fallait d'abord avoir d'abord surmonté le « choc de l'arrivée », avoir acquis une expérience du camp, en avoir compris les règles officielles et tacites, ne plus trop souffrir de la faim chronique, ne pas être soumis à un travail totalement épuisant. Il fallait être capable de se projeter encore dans l'avenir, avoir conservé l'espoir de quitter un jour le camp ou, du moins, croire en une possible défaite de l'Allemagne. Toutes ces conditions exigeaient un délai qui variait en fonction de la dureté du régime du camp, de la date de l'internement et de l'évolution de la guerre, de l'existence ou non de groupes de résistants, décidés ou aptes à faciliter cette intégration.

→ LES ACTIONS DE RÉSISTANCE ONT PRIS DES FORMES INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES

Les actions de résistance ont été uniquement individuelles pour les déportés qui n'avaient pas trouvé le contact avec d'autres résistants ou qui étaient placés devant une responsabilité personnelle.

Les actions collectives étaient souvent prises à l'initiative de détenus organisés en groupes clandestins. Les membres de ces groupes devaient avoir l'habitude de la clandestinité, de l'action organisée, du travail politique, de la discipline de groupe et être, avant tout, dignes de confiance. La confrontation avec le régime concentrationnaire agissait comme un test qui, par cette épreuve, révélait les aptitudes et la personnalité de chacun. Le recrutement se faisait au départ entre personnes qui se connaissaient avant leur détention, ou qui partageaient les mêmes convictions politiques ou la même foi religieuse.

Les groupes se formaient généralement sur une base nationale, mais dans de nombreux camps, ils se fédérèrent en comités internationaux. Les dirigeants devaient parler l'allemand, avoir accès à l'information, avoir un travail qui leur permettait de se déplacer sans être sous la surveillance constante d'un Kapo. L'ensemble fonctionnait comme une nébuleuse composée de petits groupes de quelques individus (reproduisant les modes d'organisation pratiqués avant la détention, comme par exemple les « triangles » pour les communistes) où ...



Vue aérienne du camp de concentration de Dachau, en Bavière, ouvert en mars 1933, deux mois après l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir. Il servira de modèle à tous les camps de l'univers concentrationnaire. Ceux-ci sont d'abord destinés à « assurer la sécurité du Reich » en brisant les individus jugés nuisibles au peuple allemand. Puis ils constitueront un immense réservoir de main-d'œuvre bon marché pour l'économie de guerre nazie.

... personne, même au niveau le plus élevé, n'était au courant de tout. Ainsi, certains résistants ont ignoré jusqu'à leur libération que leur activité, qu'ils considéraient comme de simples actes de solidarité entre camarades, s'intégrait dans un projet plus important.

→ L'OBJECTIF PRINCIPAL DES RÉSISTANTS EST DE SAUVER DES VIES

Dans les camps de concentration, il s'agissait d'aider le plus grand nombre à survivre, à préserver ses forces et à conserver son identité et sa dignité. Dès lors, la question se pose de définir plus précisément ce qu'on entend ici par résister. Comment, par exemple, distinguer la Résistance de simples gestes d'autodéfense ? Sauvegarder en soi-même ce qui constitue l'humanité, les acquis de la civilisation face à la bestialité, à la sauvagerie auxquelles les SS voulaient réduire les détenus et à la barbarie de leurs propres pratiques, relève de la Résistance.

Que dire des gestes de solidarité ? Considérer l'autre comme un frère ou une sœur, lui tendre une main secourable, lui prodiguer des conseils pouvant augmenter ses chances de survie ou simplement des paroles de

→ LES DÉTENUS OCCUPENT DES POSTES-CLÉFS DE L'ADMINISTRATION DU CAMP

Le moyen d'élargir cette solidarité et de faire baisser la mortalité a été de modifier le climat général du camp. Dans cette optique, l'occupation des postes-clés de l'administration par des détenus politiques, porteurs du triangle rouge, a été dans la plupart des camps un enjeu décisif. Ainsi, les résistants pouvaient utiliser le pouvoir que leur donnait leur position pour aider leurs camarades de détention : c'était une condition indispensable pour réduire les brutalités, les vexations, les vols, le racket, les détournements de nourriture et les assassinats : Il s'agissait d'obtenir le remplacement des prisonniers de droit commun, porteurs du triangle vert, par des hommes intègres. Cette lutte acharnée entre « Rouges » et « Verts » ne s'est pas partout traduite par le triomphe des premiers, mais ceux-ci ont profité, à partir de 1943, des besoins des SS en personnel compétent, comme par exemple de Kapos capables de diriger efficacement les Kommandos travaillant pour la guerre et des ordres venus de Berlin de réduire la mortalité de la main d'œuvre concentrationnaire.

Changer l'atmosphère générale du camp, passait aussi par la diffusion, auprès des détenus, des défaites

Des déportés ont décrit, après leur retour, ce que fut la déportation, ce crime contre la personne humaine, mais ce que fut aussi leur combat pour la dignité humaine.

Un crime contre la personne humaine

→ Louis Martin-Chauffier (Neuengamme)

« Le traitement que nous infligeaient les SS était la mise en oeuvre d'un plan concerté en haut lieu. Il pouvait comporter des raffinements, des embellissements, des fioritures, dus à l'initiative, aux fantaisies, aux goûts du chef de camp : le sadisme a des nuances. Le dessein général était déterminé. »

« Avant de nous tuer ou de nous faire mourir, il fallait nous avilir. Par une double entreprise, physique et morale. L'intention ne laissait aucun doute : elle trouvait sa source dans la haine de l'homme. »

« Ce n'est pas le Français, le terroriste, le marxiste ou le chrétien que je voyais persécuter. Au bout de quelques jours, toute distinction disparaissait ; nos dossiers ne nous suivaient pas ; les scribes ni les bourreaux du camp ne connaissaient nos "crimes". Les douze mille hommes jetés à Neuengamme de tous les coins d'Europe se trouvaient confondus, semblables, égaux, une simple chair anonyme ; rien de singulier ne subsistait en eux, sinon, cousue sur leurs loques, l'initiale de leur nation, qui permettait de séparer les compatriotes pour aggraver la solitude. »

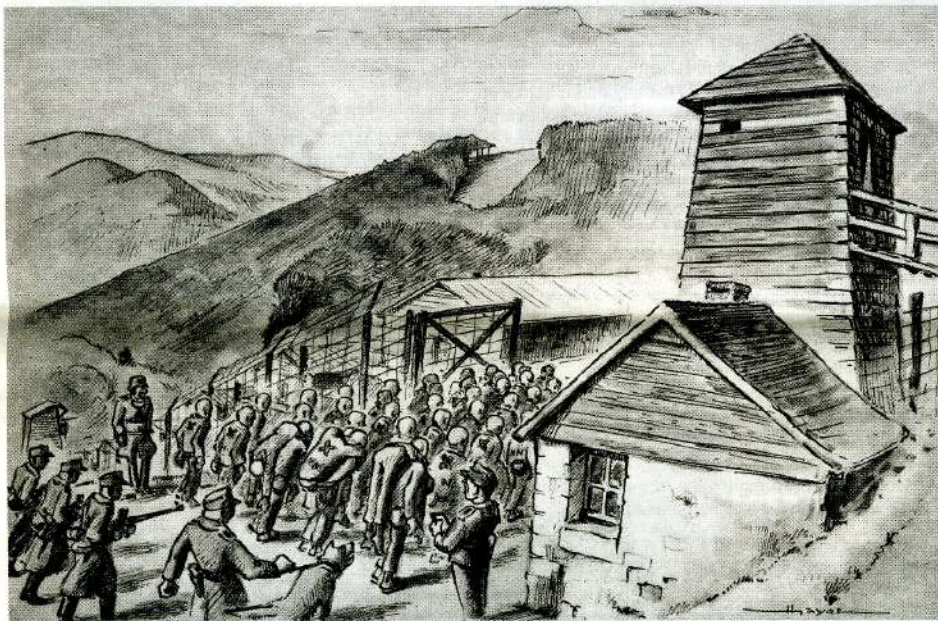
« Je m'émerveille, au contraire, que, dans les conditions extrêmes du malheur - tous les maux et toutes les humiliations conjurés pour notre abaissement - quand la Bête tenait en mains tous les attributs du pouvoir absolu, la force, la méchanceté, l'injustice, la ruse et la malice, une fois sur vingt elle n'ait pas pu prévaloir contre la puissance de l'esprit réduit à ses seules ressources dans un corps qui le portait, à peine, devenu son plus insidieux ennemi. Un homme sur vingt est parvenu à conserver intacte son humanité. Que dis-je, intacte ? Elle s'est accrue en retrouvant, dans ce grand dépouillement, ses origines et ses fins. »

L'Homme et la bête (Folio/Gallimard, 1996).

→ Charlotte Delbo (Auschwitz)

« Je suis debout au milieu de mes camarades. Je ne regarde pas les étoiles. Elles sont coupantes de froid. Je ne regarde pas les barbelés éclairés blanc dans la nuit. Ce sont des griffes de froid. Je ne regarde rien. Je vois ma mère avec ce masque de volonté durcie qu'est devenu son visage. Ma mère. Loin. Je ne regarde rien. Je ne pense rien. »

« Chaque bouffée aspirée est si froide qu'elle met à vif tout le circuit respiratoire. Le froid nous dévêt. La peau cesse d'être cette enveloppe protectrice bien fermée qu'elle est au corps, même au chaud du ventre. Les poumons claquent dans le vent de glace. Du linge sur une corde. Le cœur est rétréci de froid, contracté, contracté à faire mal, et soudain je sens quelque chose qui casse là à mon cœur. Mon cœur se décroche de sa poitrine et de tout ce qui l'entoure et le cale en place. Je sens une pierre qui tombe à l'intérieur de moi, tombe d'un coup. C'est mon cœur. Et un merveilleux bien-être m'envahit. » (...)



Des déportés ont témoigné également par le dessin sur les terribles conditions de vie dans les camps nazis. Henri Gayot (Natzweiler-Struthof) montre le retour au camp après une journée de travail harassante à l'extérieur. Les morts sont aussi ramenés au camp portés par leurs camarades.

réconfort, confectionner pour lui de petits objets à partir de matériaux récupérés, comme tant de femmes l'ont fait à Ravensbrück, lui donner un peu de sa portion de soupe ou de pain alors que l'on meurt soi-même de faim, dérober à l'administration SS de la nourriture ou des vêtements chauds au risque de se faire gravement punir et de perdre sa place dans un « bon Kommando », favoriser son entrée dans un Kommando moins dur, manifester de la sympathie pour un juif au risque de se faire mal voir par son gardien SS ou par son Kapo, chercher à maintenir en vie les nourrissons nés à Ravensbrück, étaient bien des actes de Résistance.

La solidarité était d'autant plus importante dans les camps où les conditions de détention étaient les plus destructrices, qu'elle était parfois la seule forme de résistance susceptible d'être exercée. Il faut souligner, à ce propos, que les efforts pour conserver sa dignité et la pratique de la charité ou de la solidarité par un individu étaient toujours un préalable à son entrée dans un groupe clandestin. Seul un tel comportement autorisait les résistants à se faire connaître auprès des nouveaux venus.

allemandes après Stalingrad et des nouvelles des fronts, connues grâce à l'écoute clandestine de la radio et la lecture des journaux réservés aux SS.

Les postes particulièrement visés par la Résistance étaient l'hôpital [Revier], la cuisine, les bureaux de l'administration et de la Gestapo, le service du travail qui gérait la répartition des détenus dans les Kommandos et les transferts dans d'autres camps (où le taux de survie pouvait être meilleur ou pire). Les infirmiers et les médecins pouvaient cacher des malades ou intervertir leur numéro avec celui d'un mort pour leur éviter d'être éliminés physiquement comme « inaptes au travail ». À Auschwitz, Hermann Langbein, secrétaire du médecin-chef du camp, les prévenait lorsqu'une sélection était ordonnée. Cependant, ces fonctions n'étaient pas sans ambiguïté. Elles procuraient des privilèges enviés et amenaient les résistants à des choix difficiles, car leur aide était forcément limitée et donc sélective. Certains de leurs critères de choix ont été contestés après la guerre, par des rescapés qui n'en ont pas bénéficié. Il faut, cependant, ne pas perdre de vue que l'espace de liberté acquis était bien étroit face au pouvoir de décision des SS.

« Et quand je reviens à moi, c'est au choc des gifles que m'applique Viva sur les joues, de toute sa force, en serrant la bouche, en détournant les yeux. Viva est forte. Elle ne s'évanouit pas à l'appel. Moi tous les matins. C'est un moment de bonheur indicible. Viva ne devra jamais le savoir. Elle dit et dit encore mon nom qui m'arrive lointain du fond du vide - c'est la voix de ma mère que j'entends. La voix se fait dure: "Du cran. Debout." (...)

« Viva a quitté sa voix dure et demande: "Tu es mieux?" et sa voix est si réconfortante de tendresse que je réponds: "Oui, Viva. Je suis mieux." Ce sont mes lèvres qui répondent en se déchirant un peu davantage aux gercures de fièvre et de froid. »

« Je suis au milieu de mes camarades. Je reprends place dans la pauvre commune chaleur que crée notre contact et puisqu'il faut revenir à soi tout à fait, je reviens à l'appel et je pense: C'est l'appel du matin - quel titre poétique ce serait - c'est l'appel du matin. Je ne savais plus si c'était le matin ou le soir. »

Aucun de nous ne reviendra (Ed. de Minit, 1970).

→ Robert Antelme (Buchenwald, Dachau)

« Nous sommes au point de ressembler à tout ce qui ne se bat que pour manger et meurt de ne pas manger, au point de nous niveler sur une autre espèce, qui ne sera jamais nôtre et vers laquelle on tend; mais celle-ci qui vit du moins selon sa loi authentique - les bêtes ne peuvent pas devenir plus bêtes - apparaît aussi somptueuse que la nôtre "véritable" dont la loi peut être aussi de nous conduire ici. »

« Mais il n'y a pas d'ambiguïté, nous restons des hommes, nous ne finirons qu'en hommes. La distance qui nous sépare d'une autre espèce reste intacte, elle n'est pas historique. C'est un rêve SS de croire que nous avons pour mission historique de changer d'espèce, et comme cette histoire-là se fait trop lentement, ils tuent. »

L'Espèce humaine (Gallimard, 1978).

→ Primo Levi (Auschwitz)

« Nous sommes des esclaves, certes, privés de tout droit, en butte à toutes les humiliations, voués à une mort presque certaine, mais il nous reste encore une ressource, et nous devons la défendre avec acharnement parce que c'est la dernière: refuser notre consentement. Aussi est-ce pour nous un devoir envers nous-même que de nous laver le visage sans savon, dans de l'eau sale, et de nous essuyer avec notre veste. Un devoir de cirer nos souliers, non parce que c'est écrit dans le règlement, mais par dignité et propriété. Un devoir enfin de nous tenir droits et de ne pas traîner nos sabots, non pour rendre hommage à la discipline prussienne, mais pour rester vivants, pour ne pas commencer à mourir. »

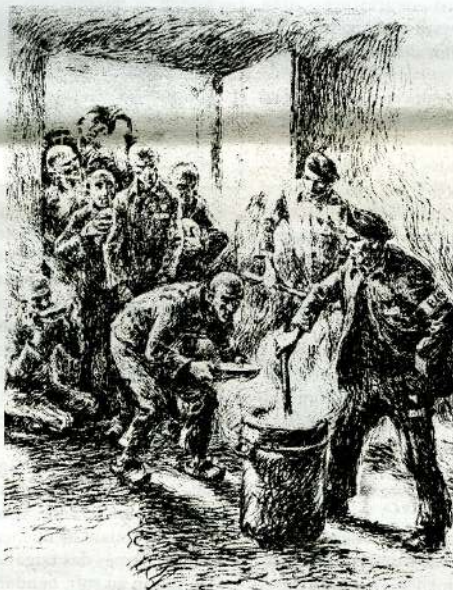
« Je crois que c'est justement à Lorenzo que je dois d'être vivant, non pas tant pour son aide matérielle que pour m'avoir constamment rappelé par sa présence, par sa façon si simple et facile d'être bon, qu'il existait encore, en dehors de notre, un monde juste, des choses et des êtres purs et intègres que ni la corruption ni la barbarie n'avaient contaminés, qui étaient demeurés étrangers à la haine et à la peur; quelque chose d'indéfinit, comme une lointaine possibilité de bonté pour laquelle il valait la peine de se conserver vivant. »

Si c'est un homme (Pocket, 1988).

→ INFORMER LE MONDE EXTÉRIEUR DES CRIMES COMMIS DANS LES CAMPS

Sauver des vies, c'était aussi faire connaître aux Alliés ce qui se passait dans les camps et en particulier l'extermination dont les juifs étaient les victimes. Ce qui exigeait des contacts avec la Résistance locale et avec les Alliés. Ces contacts étaient établis par l'intermédiaire de « civils » qui pouvaient pénétrer dans les camps, comme par exemple les contremaîtres. Des messages ont pu ainsi passer en fraude, des évasions ont été préparées pour faire parvenir des rapports importants. Cependant ces évasions étaient peu nombreuses, car l'aide de la population locale était indispensable (et beaucoup plus favorable autour de Natzweiler, en Alsace, et d'Auschwitz, en Pologne annexée, qu'en pays allemand).

Des succès ont été remportés dans ce domaine. La lecture, en 1944, à la BBC [la radio anglaise] du nom des SS occupant les postes-clefs du camp d'Auschwitz, avec leurs données personnelles, a eu des conséquences positives sur le régime du camp. Le plan Moll, prévoyant le bombardement de Birkenau sous le prétexte d'une attaque ennemie, de manière à effacer toute trace d'extermination, semble avoir été déjoué grâce à sa divulgation par les Alliés. Cependant, des mises en garde n'ont pas toujours eu les suites militaires souhaitables de la part des Alliés: les demandes formulées par la Résistance d'Auschwitz, avertie du projet de déportation et d'extermination des juifs de Hongrie en mai-juin 1944, de bombarder les voies ferrées entre la Hongrie et Auschwitz sont restées vaines.



Mieczyslaw Koscielniak (Auschwitz) : Distribution de la soupe, dramatiquement insuffisante. On peut mesurer le degré de générosité nécessaire pour en donner un peu à un camarade encore plus affaibli et faible que soi.

→ COMMETTRE DES SABOTAGES DANS LES USINES

Parallèlement, les résistants se sont efforcés d'affaiblir la machine de guerre allemande par le renseignement et par le sabotage dans les usines d'armement et de matériel militaire. Eugen Kogon, secrétaire du médecin-chef SS de Buchenwald, fait passer à la Résistance extérieure, dans la couverture d'un livre, les plans des constructions souterraines du camp de Dora où étaient fabriqués les fusées V1 et V2. Les nombreux sabotages n'étaient pas seulement le fait de groupes organisés mais aussi de résistants agissant de leur propre initiative, malgré

l'ordre de la direction SS des camps, daté du 11 avril 1944, d'exécuter les saboteurs par pendaison devant les détenus rassemblés. À Ravensbrück, 90 femmes, Témoins de Jéhovah, refusent de travailler pour des productions destinées à la guerre: battues, elles sont envoyées à Auschwitz et gazées.

→ DES SOULÈVEMENTS DANS LES CENTRES D'EXTERMINATION

Dans les centres d'extermination, des soulèvements suivis d'évasions collectives sont organisés, à Treblinka (2 août 1943), Sobibor (14 octobre 1943) et Birkenau (7 octobre 1944). Dans les deux premiers camps, sur les centaines d'évadés, seuls quelques dizaines d'entre eux réussissent à rejoindre les partisans polonais. Le camp de Sobibor est fermé à la suite de cette révolte. À Birkenau, il n'y a aucun survivant, mais trois SS sont tués, 12 blessés et le Krematorium-III (bâtiment combinant chambre à gaz et fours crématoires) est détruit.

→ QUAND LES ARMÉES LIBÉRATRICES SE RAPPROCHENT

En mars 1945, profitant de l'autorisation obtenue pour la Croix-Rouge d'évacuer les détenus scandinaves (résultant de négociations entre Himmler et le comte Bernadotte), la Résistance de Ravensbrück et de Neuengamme introduit clandestinement dans les transports vers la Suède des détenus non scandinaves qu'elle estime particulièrement menacés.

Quand les armées libératrices se rapprochent, les résistants cachent dans la mesure de leurs moyens les archives du camp que les SS leur ont ordonné de détruire. Ils se préparent à la lutte armée par crainte d'une liquidation totale ou partielle des détenus. Des armes sont introduites clandestinement et cachées, des plans d'insurrection préparés. Ils tentent d'empêcher les évacuations vers d'autres camps, tant celle d'Auschwitz s'est avérée épouvantablement meurtrière. Dans certains camps, des résistants réussissent à joindre les unités américaines pour qu'elles viennent libérer leur camp au plus tôt. À Buchenwald, les derniers SS restés sur place sont maîtrisés par les membres des groupes armés avant l'arrivée des Américains. À Ebensee, camp annexe de Mauthausen, les détenus (10 000 valides et 6 000 malades) refusent de céder aux sommations des SS de pénétrer dans les souterrains qui étaient minés en vue d'une explosion. Pour éviter le chaos, les lynchages et les pillages, les résistants se chargent dans de nombreux camps, du maintien de l'ordre et de la distribution des vivres, après le départ des SS.

→ UN RÉGIME INHUMAIN NE PEUT ÉCRASER COMPLÈTEMENT LES SENTIMENTS HUMAINS

Le bilan de cette Résistance est impossible à chiffrer mais le plus important, sans doute, est sa valeur symbolique: « Que dans tant de camps, livrés sans espoir d'aide extérieure à une terreur littéralement sans frein, tant d'hommes se soient voués à la résistance sans se laisser abattre par les déceptions continuelles ni les décisions cruelles inséparables d'une telle activité (...) c'est là une preuve irréfutable que si un régime inhumain peut assassiner, il ne peut écraser complètement les sentiments humains chez ceux qu'il laisse en vie ». Hermann Langbein (*La Résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes, 1938-1945*, Paris, Fayard, 1981).

Claudine Cardon-Hamet

• Claudine Cardon-Hamet est l'auteure de *Triangles rouges pour Auschwitz, le convoi politique du 6 juillet 1942* (Ed. Autrement, 2005, voir page XII). Elle a rédigé l'article consacré à « La Résistance des déportés » dans le *Dictionnaire historique de la Résistance* (Robert Lafont, 2006).

Voir également son blog : politique-auschwitz.blogspot.com

« Survivre, notre ultime sabotage ! » (Germaine Tillion, Ravensbrück)

Tous les déportés évoquent dans leurs témoignages des actes de résistance au camp, gestes d'humanité, manifestations de dignité pour refuser l'aviilissement programmé par leurs bourreaux, pratique de la solidarité individuelle ou organisée, sabotages sur les lieux de travail... vous en trouverez de nombreux exemples dans la littérature concentrationnaire. Nous en publions quelques-uns dans ces pages.

Le point de vue de l'historienne

« Nous connaissons les actes de résistance d'abord par le témoignage des déportés. Les archives nazies livrent peu de renseignements directs à ce sujet. De façon compréhensible les commandants de camps ont rarement transmis de rapports à leurs supérieurs sur les actes de désobéissance ou de dissension. Les agents d'un système de terreur ne peuvent que minorer, voire taire, de tels événements, sous peine de se mettre eux-mêmes en danger pour n'avoir pas su faire régner l'ordre. Cependant des rapports ont parfois été transmis, concernant des cas de sabotage notamment. Nous connaissons ainsi l'histoire de ces trois Françaises d'un Kommando de Ravensbrück qui sabotent une presse dans une usine d'armement. Elles reçoivent 25 coups de matraque. Dans le même temps le commandant du camp envoie un rapport à Berlin et la réponse revient avec l'ordre de pendre les trois femmes, qui sont effectivement pendues. C'est un des rares rapports de ce type dont nous disposons. Je pense pourtant qu'une lecture systématique des archives nazies devrait être entreprise pour repérer entre les lignes les indices de la Résistance dans les camps. »

Claire Andrieu

(Le Patriote Résistant, mars 2009).

Le pain qui sauve

→ Yves Boulongne (Buchenwald)

« Il fallait avant tout soutenir le moral des déportés. (...) Chaque jour, sur notre maigre tranche de pain, on prélevait un tout petit morceau qu'on envoyait au Revier en espérant contribuer à sauver une vie humaine. Ce pain a peut-être aidé à survivre, mais en tout cas il a sûrement aidé à former des consciences. La solidarité pratiquée à chaque niveau a été pour moi une expérience irremplaçable. (...) Il fallait maintenir à vif le patriotisme et persuader qu'on ne mourait pas quand on ne voulait pas mourir; méthode Coué peut-être mais qui fut particulièrement efficace. »
Le Grand livre des témoins (FNDIRP, 2005, voir page XII).

Au Revier

→ Suzanne Birnbaum (Auschwitz)

« Après vingt-quatre jours de travaux forcés, j'étais de nouveau tellement au bout de mes forces, le cœur si lourd et les reins si malades que je décidai

de me faire admettre à l'hôpital. (...) »

« Je ne tenais plus debout, mes reins étaient trop douloureux, un travail assis m'aurait sauvé un peu et permis de tenir encore. Pour rien au monde, je ne voulais crever dans la boue des marais. »

« Je me suis pliée en deux, un matin, devant la secrétaire, et Berthe a demandé pour moi à Clary de me permettre d'aller à l'ambulance. Elle a permis sans difficulté. »

« À l'ambulance, j'ai revu le docteur Rosa et, sincèrement, je lui ai expliqué mon cas: si je continuais ce travail des marais, je mourrais forcément d'épuisement bientôt. Je voudrais rentrer deux jours au Revier et, Mala m'aidant, je changerais de travail en sortant du Revier. »

« Très chic, le docteur Rosa fit semblant de prendre ma température et diagnostiqua... une cystite. Elle me souffla: "Plains-toi des reins, dis que tu n'urines presque plus, que ça brûle, etc." »

« Examinée par un docteur allemand, je suis rentrée quand même à l'hôpital. La cystite est assez délicate à reconnaître! Il a préféré me croire sur parole. »

« C'était le 24 avril. Deux ou trois jours de repos! Ouf! »

Une française juive est revenue. Auschwitz, Belsen, Raguhn (Hérault-Éditions, 1989).

14 juillet 1943

→ Louis Rivière (Sachsenhausen)

« Pour la célébration de notre fête nationale, nous avons reçu une consigne de l'organisation clandestine des Français: arborer sur la veste, au-dessus du numéro matricule, une petite cocarde tricolore. Je l'ai constituée avec des chutes de fils électriques. »

« Dans la matinée, passant devant l'ingénieur de la colonne 6 du Hall 6, je suis arrêté par sa véhémence: "Was ist das?" "Qu'est-ce que c'est?" Son index rageur pointé sur l'objet qui l'intrigue. Incapable de lui répondre en allemand, je lui fais comprendre que j'aurais besoin de son porte-mine et d'un morceau de papier. J'y inscris la date du 14 juillet 1789 et lui donne à lire. »

Ailleurs demain (Tirésias - AERI, 2004).

Une question d'honneur

→ Juliette Bes (Ravensbrück, Leipzig-Schönefeld)

« Un jour, les Meisters [contremaîtres] nous ont annoncé que des primes de production allaient nous être distribuées sous forme de papier monnaie qui n'aurait cours qu'à l'intérieur de camp. Ces "primes" devaient permettre de re-

Un simple geste d'humanité...

Marie-Claude Vaillant-Couturier (Auschwitz, Ravensbrück)

« Ce Block 25 [à Auschwitz], qui était l'antichambre de la chambre à gaz - si l'on peut dire - je le connais bien, car, à cette époque, nous avions été transférées au Block 26 et nos fenêtres donnaient sur la cour du 25. On voyait les tas de cadavres, empilés dans la cour, et, de temps en temps, une main ou une tête bougeait parmi ces cadavres, essayant de se dégager: c'était une mourante qui essayait de sortir de là pour vivre. »

« La mortalité de ce Block était encore plus effroyable qu'ailleurs, car, comme c'étaient des condamnées à mort, on ne

leur donnait à manger et à boire que s'il restait des bidons à la cuisine, c'est-à-dire que souvent elles restaient plusieurs jours sans une goutte d'eau. »

« Un jour, une de nos camarades, Annette Épaud, une belle jeune femme de trente ans, passant devant le Block, eut pitié de ces femmes qui criaient du matin au soir, dans toutes les langues: "À boire, à boire, de l'eau". Elle est rentrée dans notre Block chercher un peu de tisane aussi, au moment où elle passait par le grillage de la fenêtre, la Aufseherin [gardiennne] l'a vue, l'a prise par le collet et l'a jetée au Block 25. »

« Toute ma vie, je me souviendrai d'Annette Épaud. Deux jours après, montée sur le camion qui se dirigeait vers la chambre à gaz, elle tenait contre elle une autre Française, la vieille Line Porcher, et au moment où le camion s'est ébranlé, elle nous a crié: "Pensez à mon petit garçon, si vous rentrez en France". Puis elles se sont mises à chanter la Marseillaise. »

• Déposition de Marie-Claude Vaillant-Couturier en janvier 1946 devant le tribunal international de Nuremberg, qui jugeait les criminels nazis (témoignage intégral sur: www.fndirp.asso.fr).



Photo signalétique d'Annette Épaud à Auschwitz. Elle y fut déportée comme résistante le 24 janvier 1943.

cevoir des rations supplémentaires (?) ou d'acheter des articles de bimboloterie qui seraient mis en vente à l'intérieur de camp. »

« La réaction des déportées françaises a été immédiate: à l'unanimité, il a été décidé de refuser ces primes. Nous effectuons en effet un travail forcé, contre notre gré, pas question de payer des esclaves. »

« En représailles, un groupe de Françaises a été envoyé vers la mi-août 44, à Schlieben, terrible Kommando de femmes dépendant de Buchenwald et où étaient enfermés des tziganes. »

« Du matin au soir, pendant un mois, elles ont dû extraire et charrier de la bauxite dans des wagons. Lorsqu'elles sont revenues, efflanquées, elles avaient le couleur des Peaux rouges. »

Une jeune fille qui a dit Non (CapBear, 2011).

Le « communiqué du jour »

→ Roger Leroy, Roger Linet, Max Nevers (Natzweiler-Struthof)

« Petit Jean: Le Luxembourgeois et l'ingénieur soviétique du petit atelier de réparation des postes de radio s'arrangeaient toujours pour en avoir un en état de fonctionnement. »

« Roger: Chaque soir, Petit Jean, ou parfois Roger Pinçon venait me transmettre les informations captées sur

Radio-Berlin ou Radio-Londres, plus difficilement sur Radio-Moscou. »

« Et chaque soir, je les exposais le plus succinctement possible aux copains dans le dortoir. Évidemment, j'y ajoutais quelques brefs commentaires, sans rien exagérer car il ne fallait surtout pas créer d'illusions. »

1943-1945 La Résistance en enfer (Messidor, 1991, voir page XII).

Il nous a rapporté une soupe

→ Jacques Vern (Buchenwald)

« La chance m'a souri le jour où ils ont demandé s'il y avait des peintres parmi nous. Sans hésiter, j'ai levé la main, alors que je n'avais jamais touché un pinceau de ma vie. J'ai été pris et Paul aussi! Je dois dire que dans ce Kommando, nous étions privilégiés. Le Kapo allemand s'appelait Willy, c'était un triangle vert, un droit commun qui avait tué deux personnes dans le civil et qui était au camp depuis 1933. Le premier jour, il est allé aux cuisines, il nous a rapporté une soupe et il a recommencé durant toute la semaine. Il était gai et jamais il ne levait la main sur nous. Il avait beau être un "vert", il nous a rendu service et il a contribué à me sauver la vie... »

Mémoires de déportés, Patrick Coupechoux (La Découverte, 2003, voir page XII).

J'ai partagé le tout

→ Pierre Marliat (Neuengamme, Watenstedt)

« Quand l'usine a été bombardée, mon tour a été détruit. On m'a alors mis dans un coin où je faisais de la mécanique. Un Kapo allemand, celui que l'on appelait « la crevure », m'a demandé de lui fabriquer un briquet dans un morceau de cuivre. J'ai passé pratiquement trois semaines à marteler, à recuire... Comme il a été content de mon travail, un matin, il m'a apporté deux pains de ration, une motte de beurre et un peu de confiture. À un moment où la soupe se limitait presque à de l'eau claire, cela représentait quelque chose d'exceptionnel. J'ai partagé le tout en autant de parts que le groupe comptait de camarades. »

Au bout de l'enfer concentrationnaire: la vie. Paroles de rescapés corréziens des camps nazis, Jean-Michel Valade (Écritures, 2002).

Pour aider un camarade

→ Paul Tillard (Mauthausen)

« Plusieurs d'entre nous sont devenus Kapos. Cela change l'atmosphère des chantiers. Leur but n'est pas de harceler les hommes harassés de fatigue, mais de les préserver. Ils guettent les SS dont ils signalent l'arrivée. Alors, seulement, les hommes se mettent au travail. D'autres se sont casés dans des Kommandos où il est possible de voler du ravitaillement aux SS. (...) Il y a des risques à courir. Les SS fouillent souvent les détenus revenant de ces Kommandos. Mais un homme qui sait vivre accepte la *schlague* [les coups] pour aider un camarade. »

Mauthausen (Éditions sociales, 1945).

Nous pillons le vestiaire des voleurs

→ Jacqueline Richet (Ravensbrück)

« Mais voilà qu'un train arrive tout chargé de lainages. Nous ne ferons pas cette fois les portefaix pour rien. Pendant des semaines, nous mettons au pillage le vestiaire des voleurs. (...) Nous partons le matin, nues sous nos robes, munies d'une boîte de peinture dérobée chez Siemens. À l'heure de la pause, nous enfiliions à la hâte un ou deux pull-overs, des

genouillères, des manchettes, etc. Nous les agrémentons de croix peintes car les vêtements civils doivent être marqués et nous passons dignes à la fouille, le cœur battant, mais confiantes en notre étoile... Nous pouvons ainsi vêtir beaucoup de nos camarades. »

Trois bagnes: Buchenwald, Ravensbrück et Dora (J. Perenszi & fils, 1945).

Au « fichier central »

→ Joseph Rován (Dachau)

« Je faisais donc partie des *Prominenti*, de l'aristocratie prisonnière. Les avantages que l'on pouvait tirer de cette situation n'étaient guère matériels. Je mangeais la même nourriture infâme que tous les autres détenus, et je dormais, comme les autres, sur des bat-flanc où l'on s'entassait à trois sur la place d'un seul. Si l'on voulait se retourner, c'est tout le groupe qui devait changer de côté. Mais nous avions l'immense avantage de l'information - nous savions ce qui se passait, ou ce qui allait se passer, et nous avions une partie du pouvoir: celui de protéger d'un "transport", transfert vers des Kommandos extérieures ou d'autres camps, des camarades qui faisaient partie de notre environnement humain proche. (...) »

Mémoires d'un Français qui se souvient d'avoir été Allemand (Seuil, 1999).

Les pommes de terre d'Amstetten

→ Ernest Vinurel (Auschwitz, Mauthausen)

« Souvent, les résistants se tournaient vers Pichon, de qui dépendait l'affectation au travail pour lui demander d'inscrire tel ou tel camarade [au Kommando d'Amstetten dépendant de Mauthausen]. C'était toujours un difficile cas de conscience pour Pichon s'il ajoutait quelqu'un, il fallait qu'il en retire un autre. Dans tous les Kommandos, c'était comme ça. Placer un homme dans un bon Kommando signifiait qu'un autre allait travailler dans un mauvais. La solidarité était confrontée en permanence à ce problème: elle s'exerçait presque toujours au détriment de quelqu'un. (...) Au Kommando

La photo d'un crime sauvée par les déportés



Cette photo montre la mise en scène sinistre du retour au camp de Mauthausen « en musique » d'un détenu autrichien repris après son évasion. Cette mascarade destinée à dissuader d'autres tentatives d'évasion se termina par la pendaison de l'évadé. Pour conserver des preuves de la barbarie

des SS, des déportés, affectés au service photographique de Mauthausen, réussirent à dérober et à cacher les négatifs de nombreuses photos, dont celle-ci, qui ont pu renseigner le monde, après la libération des camps, sur les crimes qui y furent commis.

d'Amstetten, fonctionnait une solidarité toute particulière, organisée autour de Raymond Hallery. Ainsi, il fut décidé de garder les pommes de terre distribuées à la scierie pour les faire entrer au camp et les mettre à la disposition du comité de solidarité du camp. Après la libération, Hallery a raconté que le travail de la journée lui demandait moins d'efforts que de sentir le soir en rentrant les pommes de terre dans sa poche et de ne pas y toucher. Moi, je ne fus pas confronté à ce supplice de Tantale. On ne me l'a pas demandé. Je ne sais pas si j'aurais résisté. »

Rive de cendre (L'Harmattan, 2003).

Travailler pour la guerre ?

→ Gisèle Guillemot

(Prison de Cottbus, Ravensbrück, Mauthausen)

« Depuis que j'avais mis les pieds en Allemagne, j'étais obsédée par la crainte d'être obligée de travailler pour la guerre. Malade à l'idée qu'un tout petit bout de métal modelé par mes soins pût jouer un rôle dans la mort d'un ami. J'aurais eu l'impression de trahir et pourtant je manquais de courage pour refuser délibérément. »

« Ce problème du travail était un véritable casse-tête car nous ne savions comment y échapper. Fallait-il refuser en bloc et se faire massacrer ? On racontait que dans certains Kommandos les SS avaient exécuté les récalcitrants. Que faire alors ? Laisser à chacune le soin d'agir suivant ses possibilités, opposer la force d'inertie, saboter aussi. Certaines le payèrent très cher, mais on ne pouvait démolir ni toutes les pièces ni toutes les machines. Restait le système D, la tricherie quand on pouvait. »

(Entre parenthèses) de Colombelles (Calvados) à Mauthausen (Autriche) 1943-1945 (L'Harmattan, 2001, voir page XII).

Le câble trafiqué

→ Jean Magne (Flossenbürg)

« Un détenu allemand, ingénieur électrique de Berlin, s'ingéniait à faire tomber en panne les installations électriques, arguant de leur vétusté. Nous nous arrangions aussi pour qu'un peu d'acide chlorhydrique, servant à décaper la porcelaine, parvienne aux femmes des ateliers de montage des tableaux de bord pour Messerschmitt. Ce qui leur permettait d'entailler les gaines d'altimètre, de jauge, etc. avant de les recoller. Le câble ainsi trafiqué était voué à la destruction assez rapide mais au contrôle il était encore bon. »

Le Grand livre des témoins (FNDIRP, 2005, voir page XII).

La récompense de l'équipe

→ Charles Désirat (Sachsenhausen)

« Fin 1943, les monteurs traînent volontairement durant une matinée et, après une engueulade, ils sont "obligés" de rester au hall pendant la pause de midi pour rattraper le retard. Pendant que les civils et les *Vorarbeiter* [détenu, chef d'une équipe de travail] sont partis manger, l'un des gars chatouille au chalumeau le gabarit de montage qui se tortille de quelques degrés d'angle. Un refroidissement au jet d'eau et le voilà fixé dans une position vicieuse. (...) »

« Les tôles déjà formées ont du mal à s'adapter à la nouvelle courbure et les cornières de raidissement encore plus. Il faut serrer à bloc. La récompense de l'équipe pour les risques mortels encourus de voir au contrôle, en bout de chaîne, un grand nazi, armé d'un gros maillet, "aider" les vérins hydrauliques impuissants à fermer les couvercles. Et dans quel état se rouvriront-ils ? »

Sachso: au cœur du système concentrationnaire nazi (Pocket, 1995, voir page XII).



Déblaiement de la mine. Dessin de Jacques Barrau au camp de Neckarelz. Les tentatives de freiner le travail ou de le saboter étaient sévèrement punies.

Créer pour survivre, la résistance de l'esprit

Dans un environnement sordide, de violence et de mort, soutenir le moral devient vital. L'un des moyens utilisés par les déportés est de résister par l'esprit, la culture, l'art : en essayant de pratiquer leur foi, en improvisant de petites conférences clandestines entre détenus pour partager des connaissances et s'évader par la pensée ; en écrivant, en composant et mémorisant un poème, en concevant même un spectacle, en modelant, en dessinant, en composant de la musique...

Seule une infime minorité put se livrer à une activité littéraire et artistique. Au nom de tous les autres, ils créèrent pour survivre, ils résistèrent ainsi à la stratégie d'aviilissement voulue par les nazis.

Questions au peintre Boris Taslitzky

Déporté à Buchenwald, le peintre Boris Taslitzky en a ramené 111 dessins grâce à une chaîne de solidarité exceptionnelle. Le *Patriote Résistant* lui avait posé quelques questions à ce sujet en décembre 2001.

- Dessiner au camp était difficile et dangereux, comment était-ce quand même possible ?

- Nous savons que dans tous les camps, des déportés ont dessiné et écrit des poèmes ; mais je ne peux parler que de Buchenwald puisque j'y étais. Les activités culturelles y ont été considérées comme des activités de résistance morale et reconnues comme telles par le Comité des intérêts français et le Comité de résistance internationale clandestins. Si je suis celui qui a ramené le plus de dessins, c'est parce que j'ai été encouragé à dessiner par mes camarades, malgré les risques encourus. Ils m'ont aidé à le faire, à cacher les dessins, à les ramener en France. J'ai toujours considéré que mes dessins de Buchenwald ont été le produit d'une décision collective.

- Comment avez-vous obtenu du papier, un crayon pour dessiner ?

- Pierre Mania, instituteur et dessinateur, affecté à l'administration du Block de quarantaine, m'a donné du papier de circulaires officielles et des bouts de crayon qu'il avait subtilisés. Mais je n'ai pas su tout de suite que dessiner était strictement interdit ! Après la quarantaine, j'ai été envoyé dans divers Commandos de travail, terrassement, réfection des voies à la gare de Weimar. Je ne les ai

jamais représentés, cela aurait été trop dangereux car les SS nous gardaient et j'avais appris entre-temps que dessiner était interdit ! C'est dans le Block 34, surtout le dimanche après-midi quand nous ne travaillions pas que je dessinais. Avec le matériel qu'on continuait à me fournir. Pendant huit mois, j'ai représenté la vie que nous menions, mes compagnons surtout, de nombreux portraits. Les camarades s'intéressaient beaucoup à la ressemblance. Aucun de nous ne savait s'il sortirait vivant de cet endroit, mais les portraits donnaient un sentiment de survie, traduisaient sans doute une aspiration à laisser une trace.

- Dans votre Block étaient réunis des hommes qui essayaient, par l'échange, la culture, de rester des humains...

- Cette volonté se manifesta dans d'autres Blocks et parmi d'autres nationalités ; sur place nous ne savions pas tout ce qui se passait dans cette « ville » peuplée de dizaines de milliers « d'habitants ». Mais notre Block 34 avait en effet une activité culturelle importante. Nous avons même organisé un concours de poésie et de dessins qui a été clôturé par une séance de lecture de poèmes allant de Charles d'Orléans à Aragon et Éluard !



Dessin de Boris Taslitzky : « Arrivants regardant passer un mort », réalisé à Buchenwald.

- Comment avez-vous pu préserver puis faire sortir vos dessins du camp ?

- Roger Arnould, un des dirigeants de l'organisation clandestine, m'a aidé à les planquer. À la libération du camp, un autre camarade, Christian Pineau, qui était rapatrié en priorité, les a emportés. Je voulais qu'il les donne à Aragon pour qu'ils soient publiés dans le journal *Ce Soir*. En fait Aragon les réunit dans un album et « 111 dessins faits à Buchenwald » sont parus dès 1946. ■

• 111 dessins faits à Buchenwald, (réédition Hautefeuille 1978, Amicale Buchenwald-Dora, 1989).

Des poèmes

Des hommes et des femmes, qui souvent n'avaient jamais écrit, utilisèrent le langage poétique pour dire la vie et la mort, la révolte et l'espoir.

Fraternité

→ Lily Uden,

poème écrit à Ravensbrück

« J'ai oublié ton nom, ton visage, tes yeux, je sais pourtant que nous étions à deux
Pour tirer le rouleau qui écrasait les cendres,
Et que tu me parlais avec des mots très tendres
De ton pays lointain, d'avenir, de beauté
J'ai oublié ta voix, ta langue et ton accent,
Compagne inconnue ; mais à travers le temps
je sens me réchauffant ta main toujours présente
Quand il faisait si froid, quand, glissant sur la pente,
Nous poussions à deux un si lourd wagonnet.
J'ai oublié le jour, la semaine et l'année
Quand, à côté de moi, tu fus soudain nommée
Et que tu m'as quittée, allant vers ton destin !
Mais j'entendrai toujours en d'autres clairs matins,
Les coup de feu claquer et se répercuter.(...) »



« Aux soins ». Malades se rendant au Revier. Dessin de France Audoul, réalisé d'après des croquis faits au camp de Ravensbrück en 1944-1945.

Le râteau

→ Elzbieta Popowska,

poème écrit à Majdanek

« Aujourd'hui, c'est mon tour de râteau,
Outil bien-aimé.
Que c'est agréable ! Partout je ratisse.

Gravier amolli, sable et menus cailloux
Résonnent doucement sous le fer dentelé...
Surgit alors le souvenir arc-en-ciel de merveilles !
J'ai six ans..., ou bien huit... Avec un tout petit râteau
je ratisse des heures entières
Le foin des prés, les feuilles d'automne, le gravier !

Sentiers joliment peignés ! Pelouses du vieux jardin !
Et chantent les tilleuls par mille essais d'abeilles
Et en mille couleurs s'élève le bel été !
Mais quoi?... Un cri de détresse...
Une prière angoissée...
Dieu tout puissant ! Quelqu'un gémit.
Je sors de mon rêve.
Je rentre à Majdanek. »

Aveu

→ Wolfgang Szepansky,

poème écrit à Sachsenhausen

« Accablé de soucis tourmenté de solitude
je sais par un chant de joie
me forger un courage
m'endurcir et l'esprit et le cœur
J'ouvre grand la fenêtre
je chasse les mauvais esprits
je rassemble mes forces
je m'imagine dans le plus beau des lieux
Et soudain c'est comme si les murs
étaient impuissants à m'arrêter
Soudain je peux agir, oublier
Je peux régner en homme libre et avec courage
entonner des chants d'avenir
Vous ne pourrez me contraindre. »

• Extraits du recueil de poèmes *Paroles de déportés* (FNDIRP/L'Atelier, 2005, voir page XII).

Révolte à Birkenau

Des actes de résistance difficilement imaginables eurent lieu dans des centres d'extermination, ces lieux où les juifs étaient assassinés dès leur arrivée. Les seuls détenus qui s'y trouvaient, provisoirement, étaient les membres des *Sonderkommandos* (« équipes spéciales »), utilisés par les SS pour des tâches liées à l'extermination des juifs. Cependant des révoltes, parfois suivies d'évasions, éclatèrent à Treblinka, Sobibor et Birkenau (Auschwitz II). Déporté à Auschwitz, Maurice Cling évoque ici les événements d'octobre 1944 à Birkenau.

Si l'insurrection des juifs enfermés dans le ghetto de Varsovie est devenue emblématique de la résistance juive à la barbarie nazie, on sait moins que dans la plupart des camps et ghettos des juifs se révoltèrent. Ce fut le cas dans les centres d'extermination de Treblinka et de Sobibor ainsi que dans le camp de Birkenau (Auschwitz-II), avec la révolte du *Sonderkommando*, en octobre 1944. Le *Sonderkommando* (SK) était l'« équipe spéciale », composée de détenus juifs essentiellement ⁽¹⁾, qui était affectée à l'incinération des cadavres des juifs assassinés dans les chambres à gaz. Cette révolte a été longtemps ignorée voire occultée ⁽²⁾ depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Son histoire est maintenant accessible pour l'essentiel, grâce aux recherches historiques, et notamment à la découverte des manuscrits poignants, enterrés dans le sol du crématoire, de membres du SK. Divers témoignages et publications tels que l'ouvrage de Langbein ⁽³⁾ sont aussi disponibles.

Le secret de l'extermination des juifs entretenu par la propagande nazie, secret indispensable au déroulement des opérations, s'étendait jusqu'au camp lui-même. Détenu moi-même à Auschwitz I à l'époque, j'ignorais que quelque quinze pays envoyaient des trains de déportés à Birkenau et que fonctionnait à proximité un vaste complexe de quatre grands « crématoires » industriels, des bâtiments combinant chambre à gaz et fours crématoires. Je ne connaissais que le mot *Krematorium* dont le mystère m'angoissait ⁽⁴⁾. Les membres du SK étaient eux-mêmes périodiquement exterminés en tant que « *détenteurs de secret* » et en étaient pleinement conscients.

En ce mois d'octobre 1944, la situation du SK est particulièrement complexe. Le « groupe de combat » international dirige la résistance clandestine de l'immense complexe concentrationnaire et prépare, avec l'aide de la Résistance polonaise à l'extérieur, un soulèvement général coïncidant avec l'approche des forces soviétiques qui ont déjà libéré le camp de Majdanek en juillet. Un autre plan est aussi en préparation, à l'initiative de l'organisation de la résistance juive de Birkenau ⁽⁵⁾ : une révolte, qui doit détruire simultanément les quatre grands *Krematoriums* en débouchant sur une évasion massive des détenus. Les préparatifs sont menés peu à peu depuis le début de 1944, au prix de mille difficultés et sous la menace de grands dangers : contacts avec les autres résistants, fabrication de grenades, de pinces isolantes pour sectionner les barbelés électrifiés, constitution de réserves d'essence pour incendier les baraquements,

accumulation d'armes diverses. Quatre jeunes femmes juives (dont trois travaillent dans l'usine d'armement « Union ») fournissent la poudre pour les explosifs qu'elles ont prélevée en quantité minime journalièrement.

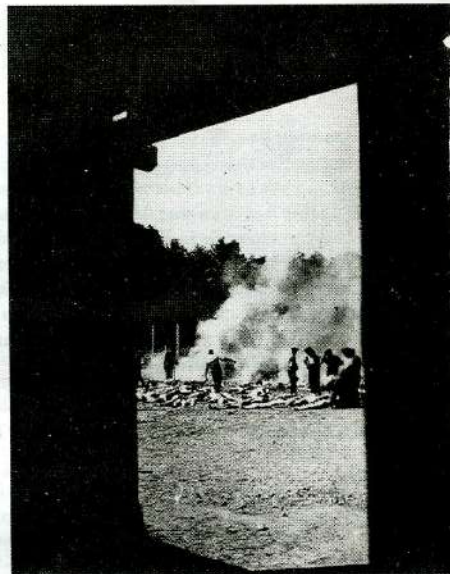
Depuis plusieurs mois, l'organisation juive insiste auprès du « groupe de combat » pour que soit fixée à court terme la date de la révolte, les détenus du SK se sentant de plus en plus menacés. La réponse est négative dans le cadre des plans de soulèvement général. Leur situation devient dramatique quand, après la fin de l'extermination de 340 000 juifs hongrois, de mai à juillet 1944 (le summum du génocide), les SS décident de réduire l'effectif du SK. En septembre, ils prélèvent 200 détenus sur 952, qu'ils assassinent à Auschwitz I, puis incinèrent eux-mêmes pendant la nuit pour garder le secret.

La date de la révolte est fixée au 7 octobre. Les événements se précipitent. Ce même jour, les SS viennent chercher 300 détenus pour un prétendu transfert. La révolte éclate prématurément au *Krematorium* n° IV, à la suite d'un incident. Des détenus l'incendient, tuent un Kapo allemand, tandis que d'autres du n° II sectionnent les barbelés du camp des femmes et s'enfuient. Trois autres se sacrifient en faisant sauter le n° III. Les fuyitifs barricadés dans une grange de Rajsko à proximité sont tous massacrés.

Arrestations et tortures s'ensuivent. Les jeunes juives ne parlèrent pas et furent pendues en public au camp des femmes. Le bilan s'établit comme suit, semble-t-il : outre le Kapo allemand, au moins trois SS abattus et quelques dizaines blessés, 451 détenus tués. Ces chiffres secs ne rendent absolument pas compte de la signification de la révolte. Écrasée dans un bain de sang par les SS surarmés, elle revêt au niveau symbolique une portée considérable.

On l'a souvent décrite comme « désespérée », ce qui est profondément injuste, car s'il est vrai qu'elle fut déclenchée prématurément dans la confusion et la panique, elle avait été minutieusement préparée depuis des mois. On doit avant tout rendre hommage à ceux et celles qui l'ont organisée et soutenue, réussie ou pas. La réussite est dans la lutte elle-même. En raison du lieu (le cœur de la machine d'extermination) et dans les conditions inhumaines où ils se trouvaient, elle s'apparente sur ce plan à l'insurrection du ghetto de Varsovie.

Ces hommes et ces femmes ont remporté là une victoire morale, en même temps que les « vainqueurs » provisoires resteront honnis à jamais. Elle fut celle de juifs



On voit sur cette photo la crémation des corps de détenus gazés à Birkenau. Elle a été prise clandestinement par un membre du *Sonderkommando*, depuis l'intérieur de la chambre à gaz nord du crématoire V de Birkenau, en août 1944. (Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau).

et non-juifs qui se battirent pour leur dignité et pour la masse des détenus du camp, et au-delà pour la dignité de l'homme contre la barbarie des nazis et de leurs complices : l'homme debout, ou comme l'a écrit Gorki, « *L'homme, ça sonne fier* ».

Maurice Cling

(1) Le SK comprenait également cinq Polonais et 19 prisonniers de guerre soviétiques.

(2) Voir *Auschwitz expliqué à ma fille* (Ed. du Seuil, 1999, 60 p.) où Annette Wieviorka ne mentionne pas la Résistance polonaise et juive dans le camp, et notamment la révolte du 7 octobre 1944.

(3) *La Résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes, 1938-1945* (Fayard, 1982). Cet article s'inspire largement de l'ouvrage d'Hermann Langbein qui fut l'un des dirigeants du « groupe de combat ».

(4) Maurice Cling est l'auteur de *Un enfant à Auschwitz* (FNDIRP/L'Atelier, 2008, voir page XII).

(5) Les principaux dirigeants sont J. Warchawski et J. Handelsman, émigrés de Pologne en France en 1931, arrêtés par la Gestapo comme communistes et déportés à Auschwitz en mars 1943.

• Une version plus détaillée de cet article sera publiée sur le site du Cercle d'étude de la Déportation et de la Shoah - Amicale d'Auschwitz : www.cercleshoah.org

Insurrection dans le centre d'extermination de Treblinka

Mieczyslaw Chodzko (Treblinka)

« Les juifs de Treblinka II qui avaient échappé à la mort furent employés dans divers travaux d'entretien du camp. Entre temps, le Comité clandestin avait déjà préparé dans les détails le plan d'insurrection. Si les juifs du ghetto de Varsovie avaient pu le faire, peut-être que nous réussirions à notre tour. Les préparatifs durèrent quelques semaines. »

« Enfin, le 2 août 1943, aux environs de seize heures, éclata le soulèvement dans le camp d'extermination de Treblinka. Dans ce camp existait un groupe de désinfection

composé de quelques prisonniers qui transportaient sur leur dos des bidons remplis de liquide antiseptique. Ils l'utilisaient pour en asperger les châlits et les baraques. Mais ce jour-là, à la place du produit habituel, ils avaient rempli leurs bidons avec de l'essence mélangée à du pétrole. Ils en aspergèrent scrupuleusement toutes les baraques. Au signal convenu, ils cassèrent l'entrée du dépôt d'armes et de munitions et celles-ci furent immédiatement distribuées aux prisonniers. Ainsi armés de fusils et de mitraillettes, les prisonniers prirent rapidement le contrôle de leur camp. Tous

les SS et les *Wachmänner* [gardiens] qui se trouvaient sur leur chemin furent tués ⁽¹⁾, les fils téléphoniques coupés. Seuls quelques déportés tombèrent durant le combat pour s'emparer du camp et plus d'une centaine réussit à fuir vers la forêt ⁽²⁾. »

« L'incendie dans le camp voisin nous a stupéfiés. À cet instant précis, je me trouvais avec le groupe de *Wegebau* [de construction de routes] à quelques kilomètres du camp, en plein champ. Nous avons entendu des tirs durant dix à quinze minutes. Ensuite, nous avons aperçu très distinctement les langues de feu et les tourbillons de

fumée. Les *Wachmänner* nous ont ordonné de nous allonger face contre terre, en menaçant de tirer sur quiconque oserait se lever. » (...)

Évadé de Treblinka (Le Manuscrit, 2010).

(1) En fait, un seul SS semble avoir été blessé, tandis que cinq ou six *Wachmänner* furent tués ou blessés.

(2) Si environ une centaine de révoltés ont bien pu franchir l'enceinte du camp, en revanche ce sont plusieurs centaines qui ont trouvé la mort lors du soulèvement (notes de l'historien Tal Bruttman).

Les rescapés témoignent pour l'avenir

Les témoignages des déportés montrent la réalité vécue des crimes commis dans les camps nazis et la lutte qu'ils ont dû mener pour survivre et résister, dans la mesure de leurs pauvres moyens. Quelles valeurs ont-ils ainsi défendu ? Le courage et la solidarité, l'amour de la liberté et de la justice, le respect de la vie et de la dignité humaine, l'affirmation de l'égalité de tous les êtres humains... Pour beaucoup de rescapés de l'univers concentrationnaire, cette lutte ne s'est pas arrêtée au moment de leur libération. Elle s'est poursuivie dans l'engagement au service des droits de l'homme.

Un message de dignité et d'espérance

→ **Marcel Orange (Buchenwald)**

« Quelle cruelle mais belle leçon d'humanité et d'amour j'ai appris dans ces camps de la mort lente. Hommes de toutes nationalités, de toutes tendances politiques ou religieuses, capitalistes ou prolétaires, nous n'étions que des bagnards sans nom ! Bien malin qui aurait discerné le délicat intellectuel d'un quelconque manuel ; des numéros anonymes, voilà ce que nous étions devenus, mais aussi des frères, des frères de misère. »



Photos prises à la Libération quand la solidarité continue de s'exercer : deux déportées de Bergen-Belsen ; des bébés qui ont été sauvés grâce à l'entraide des détenues à Ravensbrück ; à Vaihingen (Kommando de Natzweiler), on porte secours aux plus faibles.

→ **Abbé Joseph de la Martinière (Hinzert, Dachau)**

« J'ai découvert que des hommes très différents pouvaient être très proches. Et je reste en amitié avec quantité de gens croyants et non-croyants. Cette découverte des gens qui sont "autres" m'a beaucoup marqué, car ils sont autres, mais semblables par bien des valeurs que nous partageons : aspiration à plus de justice, révolte devant l'oppression. Désormais j'accorde plus d'importance à ce qui est la vérité des gens, leur ouverture à des valeurs chrétiennes même s'ils ne sont pas chrétiens. »



→ **Gilbert Debrise (Mauthausen)**

« Dès l'instant qu'un homme, fût-il seul, a su demeurer homme au milieu de ces épreuves, la cause de l'homme n'est pas désespérée. Dès l'instant qu'un homme a échappé au massacre, l'espèce humaine est sauvée. L'esprit n'a pas capitulé devant la force. Accepter, se soumettre, c'était encore collaborer. Nous n'avons pas collaboré. Nous avons résisté. »

→ **Marie-Claude Vaillant-Couturier (Auschwitz, Ravensbrück)**

« Finalement, lorsque je repense à ces années terribles, ce que j'en ai retenu de plus précieux, c'est une profonde confiance dans les hommes et dans les femmes, une immense estime pour eux parce que, finalement, j'ai connu parmi les détenus (surtout ceux qui savaient pourquoi ils se trouvaient là et pourquoi ils combattaient) plus de gens qui sont restés des êtres humains prêts à la solidarité à l'égard des autres même au péril de leur vie, que de brutes égoïstes. J'en ai gardé un invincible optimisme envers l'humanité tout entière. »

→ **Pasteur Aimé Bonifas (Buchenwald)**

« Nous avons vaincu les nazis, mais avons-nous vaincu le nazisme ? Le nazisme, c'est le Mal absolu (...). Désormais, nous ne devrions plus tolérer qu'un être humain soit méprisé quelque part, qu'il ait faim, qu'il soit passé à tabac dans un poste de police, qu'il soit soumis à un régime pénitentiaire dégradant, qu'il ne soit qu'un matricule dans l'aveugle engrenage des intérêts économiques, que des propagandes racistes puissent se donner libre cours. Après la terrible secousse que vient de connaître notre pays, nous devons nous engager généreusement à le rebâtir. Nous voulons un pays dont les institutions permettent à l'homme de s'épanouir et d'accomplir son destin dans la sauvegarde de ses communautés naturelles. Un pays qui ait le sens de la mesure, qui exerce la justice, qui défende la liberté, qui croit à la fraternité des hommes. »

Ces témoignages sont extraits du *Grand livre des témoins* (FNDIRP/Atelier, 2005)

N'imitons pas nos bourreaux

→ **Robert Antelme (Buchenwald, Dachau)**

« Pour la victoire des notions simples de justice, de liberté, de respect de l'homme, des centaines de milliers de camarades sont morts dans les camps d'Allemagne. Peut-être est-il permis d'espérer qu'il n'est pas déjà trop tard pour croire à cette victoire. En maltraitant les prisonniers de guerre [*allemands, détenus en France après la Libération*], ou en les laissant doucement mourir de faim, on trahit ces notions qui font le contenu le plus valable de la victoire ; on bafoue ces morts et nous-mêmes. Comment pourrions-nous l'accepter ? Pourquoi, revenus en France, aurions-nous changé nos idées ? Dans cet ordre, il n'y a pas une morale du départ et une morale du retour. »

Vengeance? (1946, rééd. Hermann, 2010).

« Un monde nouveau, libre et juste pour tous »

À peine libérés, des rescapés des camps voulurent témoigner que l'entreprise de déshumanisation entreprise contre eux avait échoué. À Buchenwald et à Mauthausen, réunis sur ces places d'appel où ils avaient tant souffert, ils exprimèrent dans un serment, traduit en plusieurs langues, la volonté de lutte qui ne les avait jamais abandonnés. Ils s'engageaient aussi à poursuivre le combat pour préserver l'avenir du retour possible de la barbarie.

→ **Le Serment de Buchenwald, prononcé le 19 avril 1945**

« (...) Russes, Français, Polonais, Slovaques, Tchèques, Allemands, Espagnols, Italiens, Autrichiens, Belges, Hollandais, Luxembourgeois, Roumains, Yougoslaves, Hongrois, nous avons lutté en commun contre les criminels nazis et pour notre libération. Une idée nous a animés : notre cause est juste, la victoire sera nôtre. (...) »

Sur ces lieux des crimes fascistes nous jurons, devant le monde entier, de poursuivre la lutte tant que le dernier des responsables n'aura pas été condamné par le tribunal de toutes les nations. Nous le devons à nos camarades disparus et à leurs familles.

L'écrasement définitif du nazisme est notre but. Notre idéal est la construction d'un monde nouveau dans la paix et la liberté.

Levez vos mains et jurez pour démontrer que vous êtes prêts à la lutte. »

→ **Le Serment de Mauthausen, prononcé le 16 mai 1945**

« (...) Nous suivrons un chemin commun, le chemin de la compréhension réciproque, le chemin de la collaboration à la grande œuvre de l'édification d'un monde nouveau, libre et juste pour tous. Nous nous souviendrons toujours des immenses sacrifices sanglants de toutes les nations qui ont permis de gagner ce monde nouveau. En souvenir de tout le sang répandu par tous les peuples, en souvenir des millions de nos frères assassinés par le fascisme nazi, nous jurons de ne jamais quitter ce chemin.

Sur des bases sûres de la fraternité internationale, nous voulons construire le plus beau monument qu'il nous sera possible d'ériger aux soldats tombés pour la liberté : Le Monde de l'Homme libre !

Nous nous adressons au monde entier par cet appel : aidez-nous en cette tâche.

Vive la solidarité internationale !
Vive la liberté ! »

Les anciens déportés continuent de se mobiliser

L'histoire des associations et fédérations d'anciens déportés et internés (comme la FNDIRP qui publie ce journal) trouve ses origines dans les prisons et les camps et la résistance qui s'y organisa. Depuis 1945, certaines parmi elles se sont constamment engagées en faveur de la justice et du progrès social, pour la paix et la défense des droits de l'homme au niveau national et international. Considérant qu'il « vaut mieux donner à la vie ce qui est gaspillé pour la mort », elles se sont mobilisées contre le commerce des armes et pour le désarmement. Forts de ce principe, les adhérents de la FNDIRP par exemple ont financé des actions humanitaires au Mali, au Burkina Faso et en Angola. Car ceux qui ont connu la solidarité dans les prisons et les camps nazis croient en la nécessité d'une solidarité internationale efficace.